

que lorsqu'il serait entre les mains de la jeune fille, ses inquiétudes et ses remords cesseraient... N'était-ce pas à elle, en effet, que cet argent appartenait ? N'était-ce pas une restitution qu'il venait de faire ?

Le lendemain, après avoir passé la journée et la nuit à farcir son esprit de ces beaux raisonnements, il était un peu calme. Il affectait même d'être gai quand il retrouvait au bureau ses camarades. Ce n'est qu'en entrant dans le compartiment grillagé où se trouvait sa caisse et où il se tenait que ses tranges le reprirent. La veille, il était tellement agité que des papiers s'étaient échappés de son portefeuille quand il l'avait ouvert, sans même qu'il s'en fût aperçu, et ces papiers étaient là, étalés sur le sol, formant des taches blanches.

Il ramassa ses papiers, remit son bureau en ordre et commença sa besogne quotidienne, paisible en apparence, mais le cœur serré d'une crainte sourde qu'il ne s'expliquait pas et qu'il ne pouvait pas chasser.

Il y avait une demi-heure environ qu'il était là, s'efforçant à ne songer qu'à son travail, la tête penchée sur ses chiffres, quand la porte de son petit cabinet s'ouvrit...

Jones Trenk parut.

Il salua le jeune homme et laissa tomber ces mots :

— M. le directeur vous demande !

Armand se leva à demi livide, ses jambes se dérobaient sous lui.

— Moi ? bégaya-t-il, pouvant à peine parler.

— Vous, et tout de suite.

L'homme aux cheveux carotte s'éloigna.

Le fiancé de Lili se leva tout à fait.

Il était tellement défait qu'il se fût effrayé lui-même s'il s'était regardé dans une glace.

Il y avait plus d'un an que M. le directeur ne l'avait fait demander.

Et cela tombait justement le lendemain.

Le pauvre garçon ne pouvait à peine se soutenir.

Son cœur battait avec une violence extrême.

Il défaillait...

Il sortit cependant, traversa le bureau public et se dirigea vers l'escalier...

Aucun client n'était là encore, mais tous les employés se tenaient derrière leur guichet, attendant.

Il se figurait qu'ils étaient tous occupés à le regarder...

Il sentait leurs yeux peser sur lui.

Il marchait d'un pas hésitant, somnambulique.

Un de ses camarades, l'interpella en riant.

— Dis donc, fit-il à demi-voix, tu as dû faire une fière noce hier.

Armand se setourna en sursaut.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Tu es vert !

Il ne répondit pas, mais il s'efforça de reprendre un peu de sang-froid.

Enfin il arriva devant le cabinet directorial.

Un huissier, haut de six pieds, cravaté de blanc, en habit, se tenait immobile devant la porte.

— M. le directeur, demanda Armand d'une voix sans salive, n'osant même pas lever les yeux sur l'homme, qu'il ne connaissait pas, ses fonctions ne l'appelant jamais au premier étage.

— M. le directeur est très occupé...

— Il vient de me faire demander.

Le garçon dévisagea le jeune homme.

— Vous êtes M. Armand Rivière ?

— Oui, monsieur.

Et l'huissier ouvrit la porte.

— Entrez !

Samuel Moore n'avait pas levé les yeux.

Il semblait fort attentif à feuilleter des papiers qu'il avait devant lui.

La porte s'était refermée.

Armand attendit, l'âme broyée.

La sueur, une sueur froide d'agonie, ruisselait le long de son épine dorsale.

— Enfin, M. le directeur s'arracha à ses papiers et le vit.

— Ah ! vous voici ! Vous êtes M. Armand Rivière ?

— Oui, monsieur.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes chez nous ?

— Trois ans, monsieur.

— Je viens de voir votre dossier ; vos notes sont bonnes ; vous êtes exact, travailleur, honnête.

— Oh ! monsieur, bégaya le jeune homme, abasourdi, qui était loin de s'attendre à cette entrée en matière et qui parut se rassurer un peu.

Samuel Moore s'arrêta et l'examina.

Puis, après quelques secondes de silence, il reprit.

— Combien y a-t-il de jours que vous m'avez remis l'état de votre cvisse ?

— Six jours, monsieur, à la fin du mois.

Armand vacillait.

Son sang bourdonnait à ses tempes.

Sans paraître remarquer son émotion, le directeur dit tranquillement :

— Cet état a été égaré... Voulez-vous avoir l'obligeance de me le refaire ?

— Oui, monsieur, tout de suite, s'écria le jeune homme avec empressement, croyant tout danger passé.

— Vous l'arrêterez à la date d'aujourd'hui, ajouta Samuel Moore.

Armand faillit crier.

Cette fois, c'était fini.

Il était perdu.

Il n'avait pas fait un mouvement.

Il restait comme cloué au sol, hébété.

Le directeur fit d'un air étonné.

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien, monsieur, rien.

— On dirait que ma demande vous trouble.

— Moi ?... Pas du tout... au contraire...

— Allez !

Et du geste, d'un geste sec, presque menaçant, Samuel le congédia.

Armand fit machinalement quelques pas ; puis au moment de franchir la porte, il revint brusquement à son supérieur.

L'émotion l'étouffait.

Il sanglotait.

Ses yeux étaient noyés de larmes.

Le directeur fit de nouveau, l'air très surpris.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ecoutez-moi, monsieur, balbutia Armand, incapable de se contenir plus longtemps... J'aime mieux tout vous dire. Je ne suis pas coupable. Et quand vous saurez le motif.

— Mais je ne vous accuse de rien, dit Samuel Moore, toujours calme.

— C'est moi qui m'accuse. J'aime mieux tout avouer. Vous trouverez un déficit dans ma caisse. Trois mille francs.

— Que vous avez volés ?

Armand frémit.

Une rougeur monta à sa face pâle et l'empourpra.

— Non... empruntés... bégaya-t-il...

— Un caissier n'emprunte pas dans une caisse qui lui est confiée.

— C'est vrai... J'ai eu tort... Mais je devais remettre cet argent dans quelques jours... On doit me prêter la somme... Voici une lettre que j'ai reçue et où on me l'annonce... Voici la police d'assurance qui doit servir de garantie.

Armand avait tiré vivement de sa poche tous ces papiers.

Il les avait étalés sur le bureau.

— Je vous les laisse en gage.

Samuel Moore ne les regarda même pas.